



Peut-on parler d'une dimension locale du phénomène du changement social ? Ou comment déchosifier le changement social?

Can we talk about a local dimension of the phenomenon of social change and how can we get rid of the view of social change as an object?

KHAMES Djilali

Université d'Oran 2 (Algeria)

khamesdjilali@gmail.com

Résumé :	Informations sur l'article :
<p><i>Lorsque nous parlons d'anthropologie locale, nous entendons par-là une matière de connaissances à apprendre ou, encore, un collectage de faits empiriques à se réapproprier pour les insérer, comme il est souvent le cas, dans un corps de théories, qu'une attitude ou posture à l'égard du fait social, une façon de le problématiser et de l'étudier. Quant au croisement de l'anthropologie et du local, il n'est nullement question de l'objet local en soi-, vu que l'analyse proposée dans le cadre de cette étude porte moins sur le local comme tel qu'elle ne se déroule dans la réalité. C'est dans cette perspective que nous proposons d'étudier le phénomène du changement social. Il s'agit de mettre l'accent sur la vitalité sociale du souterrain, car celui-ci réfère à une centralité qui couvre encore plus solidement la dimension du social.</i></p>	<p>Reçu:22/03/2024 Acceptation:21/05/2024</p> <p>Mots clés:</p> <ul style="list-style-type: none"> ✓ Changement ✓ Local ✓ culture ✓ Arrangement ✓ Anthropologie
<p>Abstract:</p>	
<p><i>When we speak of local anthropology, we mean a body of knowledge to be learned or moreover a collection of empirical facts that can we can, as usual, integrate into a body of theories and not some attitude towards the social fact as an object in order to make out of it a problem for studying social change. As for the interrelationship of anthropology and the local dimension of the social change, we do not consider of the local dimension as an object in itself given that the analysis proposed within the framework of this study focuses less on the local as such and does not takes place in reality. It is from this perspective that we propose to study the phenomenon of social change while emphasizing the social vitality of the underlying background ground of social change, which reflects better the centrality of the social dimension that concept.</i></p>	<p>Received :22/03/2024 Accepted :21/05/2024</p> <p>Keywords:</p> <ul style="list-style-type: none"> ✓ Change ✓ Local ✓ Culture ✓ Arrangement ✓ Anthropology

❖ **Introduction :** le retour au local et/ou le retour à l'anthropologie c'est, en pointillés, l'indication d'une jonction (voire d'une connivence) de deux thématiques se nourrissant l'une l'autre, manifestement visible dans ce qui est censé articuler l'approche à l'objet. A les interroger séparément ou, à se placer au niveau de leur connexion, comme il est proposé à travers la présente recherche, on se saisie des mêmes difficultés épistémologiques. En effet, s'agit-il de cette réalité (le local), mal aimée des grands systèmes interprétatifs « clés en mains », qui l'assimilaient, à tort ou à raison, à un emplacement idéal des survivances, du groupement social dans sa dimension communautaire, mais aussi, celui de l'authenticité identitaire et culturelle ? Ou celle que la modernisation amorcée dans les années soixante et soixante-dix, s'appuyant ainsi sur une certaine « vision optimiste des étapes de la croissance économiques », Touraine (1992) croyait pouvoir la conduire vers les valeurs modernes et la desserrer progressivement de ses valeurs traditionnelles, sous l'effet des transformations sociales, dont le mouvement était supposé linéaire d'une déliquescence certaines des particularismes et des traditions ? Ou, plutôt, serions-nous en face de ce « temps répétitif de l'univers politico-symbolique...ou ce principe de constance à l'œuvre dans l'appareil social. » dont parle Debray (1993)-par exemple, le local suggérant l'idée du milieu ethnique ou du « nous » territorialisé, selon le langage des géographes, pourrait fort bien prendre une telle dimension ? Pourquoi devrions-nous aujourd'hui raisonner en terme local alors que la réalité prétendue est à peine reconnaissable--soit parce qu'on est à l'évidence confronté au poids de l'insaisissable particularité de l'objet local demeurant interstitielle, car ne prenant d'impulsion qu'à la dérobée, soit parce que l'effritement de ses limites causé par la globalisation est tel que la consistance territoriale, mais aussi conceptuelle, qu'il a souvent désigné semble se noyer dans le flou ? Ou encore, pourquoi faire de l'anthropologie, celle-ci descendant de plus en plus aux parties concaves du souterrain, traitant des instrumentalités mineures, du « petit » et du « peu », autrement-dit du local, et, mettant l'accent sur leur pertinence épistémologique à pousser l'exploration des singularités jusqu'à l'espace de l'individualité, alors que l'inévitable présence de cette « réalité-monde » nous exige de penser global ?

Mais d'après Dimitrova (2006) autant il est important de reconnaître que même le local le plus particulier, sinon cette petite partie rentrant dans sa composition, à savoir l'individu son unité singulière, est pénétré par des formes nouvelles de production, de consommation et de communication, autant serait imprudent le fait de continuer à concéder à la globalisation une large latitude d'agir sur les réalités locales, en pensant, par exemple, qu'il est possible d'appliquer le temps qu'elle charrie sur le temps de ces réalités, même lorsque « son objet le plus vénéré, l'économie de marché en l'occurrence » dont l'intensité de la force attractive explique quelque part ce réchauffement brusque du local, semble a priori dans la ligne du phénomène altérant. Et même lorsque ces turbulences, gagnant incessamment même les zones les plus secrètes de l'être local, celles des fusions et des adhérences, reçoivent chez l'ancienne génération tout ce qui pourrait s'identifier à la dépréciation, et prendre, par voie de conséquence, les termes d'affliction, de peine et de regrets.

En fait, Mezaouar (2007) voit que le local dont on souhaitera fournir et examiner ici quelques indices aura d'autant plus de chance à se dévoiler que la réflexion qu'il est censé motiver, exigerait la consistance de ne pas abonder dans le sens de quelques-unes de ces hypothèses, généralement ajustées selon un raisonnement à priori, connues de certains travaux en science sociale. Qu'il s'agisse de l'irréversibilité d'un global s'appuyant tout ce qui est local et particulier, d'un local condamné à l'invariance et à la fixité, voire à la «non-acculturation, ou encore, plus grossièrement, d'un local dit « revenant », comme s'il était réellement parti. Alors que dans la réalité concrète, ce dernier, non seulement il continue à imprégner le vécu social, mais, aussi, à se refaçonner, toujours autrement, souvent de manière à montrer la force de sa différence, c'est-à-dire un certain élan de combativité, telle cette propension qui le pousse à mettre en jeu une appropriation ou une réappropriation, de ce qui est sien ou, au contraire, ce qu'il reçoit de l'extérieur, dont la manifestation se donne à observer sur différentes scènes et à propos de divers registres de la réalité sociale.

❖ Le local face au changement social :

- **Du changement social à sa manifestation : le sens heuristique et épistémologique d'un déplacement :** D'après Godelier (1983) On peut fort bien avancer (à titre d'hypothèse introductive) qu'une telle offensive découlant d'une réalité souvent sous-estimée ou du moins a-t-on pensé qu'elle ne pouvait que décliner, le local la détient de deux choses : d'une part notable de « l'idéal », où s'entrelacent idée et matière, culture et nature, l'imaginaire et le symbolique, lesquels, peut-on dire, assurent au local sa solidité. Et d'autre part, d'une capacité d'adaptation aux diverses conjonctures qui, d'après Hardy (1939) si elle ouvre ce dernier sur des recompositions (et des transformations au niveau des pratiques sociales), n'en semble guère l'éloigner des conditions de la sociabilité interne, en tout cas pas aux dépens de ce qui relève de «la géographie psychologique ». Bien au contraire, celle-ci, comme nous essayerions de le montrer ici, est souvent utilisée dans le cadre de la nouvelle réalité sociale. Sous cet angle, le local peut être exposé en termes de dynamique, une dynamique qui, à en croire son allure, s'apprêterait tellement de l'intérieur qu'elle fait impression du contraire, c'est-à-dire de régularité ou d'immuabilité.

On fait donc l'hypothèse qu'au local cumulant les dimensions du lieu, de l'enracinement, du «nous» et de «chez nous», de la différence, mais aussi de la ténacité, s'ajouterait aujourd'hui le fait de sa reconstruction au contact de nouvelles conditions historiques tout comme de leurs effets en terme de ré-engendrement : par exemple, son ouverture plus ou moins massive sur la réalité-monde au sens de la mondialisation qui pour altérante qu'elle soit n'en favorise pas moins des dispositions de ré-enracinement traditionnel (prégnance du local dans l'univers global) : « regagner le local c'est revenir à soi, à ses origines » « yardjaa el asslah », après avoir hasardé sa vie, son être même, au péril du déracinement, comme on dit localement. Cette

perspective-là pourvoit l'argumentaire de deux pistes analytiques pour comprendre et saisir la pertinence épistémologique de la dimension locale : d'une part, le façonnage du local qui est largement avisé sur le plan symbolique et physique par les effets de «la mondialisation» qui caractérise sa relation avec le global, laquelle tension est contiguë à un processus de changement social. Un changement social qui est lui-même ambivalent, puisqu'il place le local dans une tendance faite d'attraction et de rejet, d'où les innovations, mais aussi les crises de sens et les répliques défensives. En effet, si la réalité locale, façonnée par l'intervention de la globalisation, ressortirait à nouveau sous différentes dispositions, voire avec la formation de réalités se construisant de manière variée, il serait pertinent de miser, par exemple sur les manifestations locales des processus globaux comme ceux qui sont corrélatifs d'individualisation et d'individuation dont les prémices localement ne peuvent être saisies que par rapport à la recomposition des accointances communautaires. D'où l'émergence d'une sociabilité formulée en pratiques et en implications combinatoires (et utilisatrices). Plus largement, cette nouvelle sociabilité fait ressortir un écart pour la réalité locale qui, si elle continue à opérer encore au niveau des figures symboliques traditionnelles, des similitudes d'antan et à puiser dans l'échoppe de la mémoire collective, elle en va tout autrement lorsqu'il s'agit d'exhiber l'autre disposition, qui est de consommer, toujours abondamment et sans discernement, toutes les nouveautés advenant des mutations produites de la réalité-monde. Par ailleurs, mais non loin de cette proposition, il est intéressant de relever que le local, en dépit des effets accentués des intrusions extérieures, n'en reste pas moins réactif, puisqu'à l'endroit de ses conjonctions, désormais inéluctables, avec ces dernières surgissent toutes sortes de réponses, plus exactement, une impulsion souterraine portée par des acteurs, anciens et nouveaux, collectifs et individuels, variant leurs positionnements par rapport à ces intrusions en fonction des pertinences sociales qu'ils y voient, à partir, bien sûr, des situations propres que chacun occupe dans le groupe dont il fait partie. Par exemple, l'une des pistes à privilégier dans le cas de la présente thèse est d'identifier des « acteurs-clés », représentatifs du local en mouvement selon qu'il s'agisse d'une diversité d'intérêts : les jeunes, les femmes, les plus instruits, les marginaux (chômeurs), les dominants, pour ensuite les connaître-autrement-dit, leur donner la parole-, voir comment fonctionnent-ils et que mobilisent-ils? Ou encore, quelles sont leurs aspirations et leurs capacités, et comment ajustent-ils les contraintes résultantes du heurt entre l'ancien et le nouveau.

Après avoir tenté de développer ces propositions, nous nous attarderons sur ce qui s'impose comme primordial, à savoir les implications épistémologiques et méthodologiques de cette position de recherche, ensuite prendrons des échantillons de la réalité locale d'aujourd'hui. Mais avant, l'on trouvera d'abord une approche théorique où il sera question de vérifier la pertinence—ou non—de ce renversement de perspective dans l'étude du changement social : j'entends par là la démarche qui consiste à situer ce dernier dans les sujets qui le vivent et le conçoivent à leur manière et dans

leur réalité propre, c'est-à-dire locale. Autrement-dit, c'est une attention particulière que nous portons aux dimensions culturelles. Car il s'agit d'amener à observer que le phénomène-changement n'est pas seulement extérieur à l'homme, se produisant dans son milieu ou dans les objets qui les entourent, mais qu'il relève, tout autant, de sa perception du monde, d'une certaine conviction qu'il lui est propre. De là à convenir avec certaines critiques de la théorie du changement social, plus particulièrement du « sociologisme » qui l'inspire, que la notion de changement social, qui a souvent séduit par son apparente objectivité, s'est fait, généralement, pour livrer un contenu sur le phénomène-changement, toute une conception qui, sous apparence de décrire ce dernier, enjoint un mode de raisonnement, le cheminement ou/et la progression d'un changement arrêtée d'avance. C'est là un exemple manifeste de la tendance à chosifier les changements, à les scruter comme des objets présentés en dehors et au-dessus de l'homme et dont celui-ci endure le contrecoup et les effets. Au contraire, la notion de local, sans qu'elle ait à négliger le caractère objectif de ces changements, ce qui revient à démentir l'évidence des réelles transformations que subit l'homme d'aujourd'hui, lui adjoigne une dimension subjective. La marque qu'elle laisse transparaître est que le phénomène-changement Rocher (2010) dit « c'est aussi une perception du monde, une certaine conviction ». Aussi, elle se propose de porter la réflexion sur le changement social sur le terrain de sa manifestation, autrement-dit, sur celui de la culture, des subjectivités, voire des modes de discernement, en rapport avec des réalités concrètes, d'hommes et de femmes qui, loin d'être dociles et passifs, ont leurs manières de faire à extérioriser, leurs mots propres à dire.

Le raisonnement contenu dans ce déplacement convient bien à notre intention d'appliquer une sorte de doute épistémologique à la problématique du changement social, plus particulièrement, à une conception rapportant ce dernier à une cause naturelle tout à fait indépendante de la volonté de l'homme, dégageant une action, sui generis, avec le regard négatif présupposant la passivité de la réalité sur laquelle elle est censée agir, ce qui contraste avec l'inventivité de celle-ci et sa tentative à maintenir un élan réactif. Ceci dit, cette inventivité est aux antipodes de ce qui est prévu par le modèle positif du changement social. Car, son sous-bassement symbolique—les valeurs et les normes qu'elle véhicule—n'est pas celui qu'on a espéré voir s'extérioriser mais celui toujours en vigueur dans l'univers clos du souterrain et du local. En effet, le noyau central de ce déplacement peut s'énoncer clairement. De la même disposition que, souvent, la compréhension du changement social s'est organisée autour de la palpabilité de ce dernier, étant de tous temps, de tous lieux, mais aussi, et plus exactement, de son caractère objectif en cela même qu'il s'agit de variations bien réelles, il revient aujourd'hui à la dimension subjective, à une performance psychosociale déjà là, d'occuper aussi un lieu analytique central.

Mais pour ce faire, encore faut-il affronter la nécessité d'avoir à enraciner l'approche de cette problématique dans un objet réel et non dans des

spéculation théorique, précisément parce qu'il semble plus qu'obligatoire, la perspective étant de comprendre le changement social à partir du local, d'appréhender un tel sujet à partir d'un matériau empirique varié et de sources propres à permettre l'accès aux représentations et pratiques sociales. Sans doute, des précautions méthodologiques doivent être prises dans la discussion et l'analyse de ce matériau, avec pour objectif d'arriver à une certaine cohérence logique et un ancrage dans les données systématiques produites par l'enquête empirique. Ces précisions, même si elles ne seront pas de l'ordre de la présente recherche, s'imposent d'autant plus qu'il s'agit d'un travail de thèse auquel est tirée celle-ci même.

En effet, à un niveau plus global de ce travail, la recherche d'indices (et de pistes) menant à cette dimension locale du changement social, mais aussi le contrôle qu'il consiste à faire dans ce cas, répond à une volonté de rigueur épistémologique cherchant à structurer de manière synthétique et ordonnée, autant nos questionnements que nos convictions profondes.

Deux hypothèses au moins s'ouvrent à cette recherche : le changement social, certes fondamentalement et objectivement visible, doit aussi se relativiser devant ce qu'il n'a pas produit, une réalité qui lui préexiste d'ancrages et de valeurs. Et la façon de considérer cette continuité est à notre avis déterminante dans l'action de cette expérience intérieure qu'est le changement.

Cette continuité est au sens fort « intériorisée » par les sujets : il en résulte une propension d'agir—la leur—sur ce qui les affecte, par exemple, ils refaçonnent les objets et les codes qui leur sont imposés pour leur usage propre en déjouant les risques de captivité liés à la logique du changement ; ils imposent aux mots d'ordre extérieurs de celui-ci leurs valeurs et manières de faire, en pratiquant l'écart dans l'usage de ces contenus. Plus exactement, notre recherche se localise dans cet écart. Elle cherche à en élucider le sens dans l'articulation méthodologique entre ces deux hypothèses, résultat d'un travail de conceptualisation, et un matériau empirique d'expérimentation, en vue de placer un système de contrôle qui permet d'éviter la spéculation vague: il s'agit de travailler la matière extériorisée de la réalité locale (illustrée ici par l'observation ethnographique de la réalité familiale, celle-ci faisant l'objet de profondes transformations par rapport au modèle ancien représenté par celui de « l'Ayla », ou la pratique actuelle du festif nuptial, arrivant plus ou moins à gérer habilement les multiples articulations d'un rite de plus en plus fragmenté; ou encore, dans cette poussée jeune bousculant l'ordonnancement habituel du local) de façon à en faire un terrain d'élection d'une présentation du changement tel qu'il est vécu localement (par exemple le type du procès d'individualisation-individuation); et, aussi, examiner celui-ci pour autant que son action à quelque chose à avoir avec sa manifestation locale, c'est-à-dire avec l'horizontalité anthropologique des réalités sociales et des sujets qui le vivent.

Sans entrer dans des détails auxquels cette contribution ne se prête pas, et qui supposerait une discussion positive et critique de l'ensemble des propositions que contient notre thèse, nous nous contenterons de quelques indications conclusives. Celles-ci auront à montrer que la compréhension du phénomène-changement est indissociable de la compréhension de ces manifestations, locales en l'occurrence. Ainsi le travail de conceptualisation qui est proposé ici tourne autour de la question suivante : pourquoi faut-il penser le changement social en termes de manifestation locale, de singularité, voire de subjectivité ?

■ **Le local, le mot, la réalité et la dimension :** S'il semble bien recommandé d'introduire à un travail de recherche, en choisissant d'en montrer quelques repères, autrement-dit, la situation ou le paysage, encore faut-il qu'une telle intention soit articulée, de préférence, à la matière dont il est question ici.

Voltaire (1768) propose qu'on commençant par le terme, nous dirions que le local recouvre plusieurs significations et reste sujet à discussion, selon que l'on converse à proprement parler d'un concept, ou plutôt d'un mot polysémique. Aussi, jusqu'à son acception la plus évidente, parce que la plus apparente, on ne peut pas dire que le local est tout simplement l'antithèse du global, dans la mesure où l'actualité sociale ou sociétale, si elle a pour vérité le fait d'apparaître indiscutablement globale, a pour sens le foisonnement des réalités différentielles, c'est-à-dire locales. On identifie en fait provisoirement à minima sous un tel vocable, plutôt la propension de la réalité à s'organiser en des centralités souterraines, à demeurer différente et/ou à déployer des différences, à exprimer une singularité, voire contourner l'omniprésence des appareils et des normes institutionnelles, en pratiquant l'écart dans l'usage des différentes intrusions, dans des espaces-temps souvent recelés ou discrets. De ce point de vue, on peut voir qu'au fond de l'approche locale, il peut donc y avoir moins d'attention sur une réalité ou un objet en soi, en tant qu'il s'agit d'une catégorie en essence distincte de la socialité, que d'une dimension dont l'importance analytique est de saisir le phénomène social dans son intériorité, dans ce que cette dernière a de plus intense, étant le lieu même de l'agencement social, cognitif et émotif des individus.

A ce niveau élémentaire—on devrait plutôt parler pour le moment que d'une ébauche synthétique (et combinée), voire oscillante, car en cours de formulation--évoquer la notion de localité en terme de dimension idéelle, il faut le préciser tout de suite, ne postule point un sens intérieur, voire antérieur à la socialité, ni ne souhaiterait borner le raisonnement à ses immémoriales abstractions (local/global, localité/globalité, intériorité/extériorité, simple/complexe). En réalité, investir le local pourrait s'entendre surtout comme un retour à soi, à l'écart tant d'une vision métasociale que d'une perception en antithèse. Il s'agit d'interroger la

pertinence épistémologique et la valeur heuristique que peut porter en lui ce retour, en ceci qu'il s'assigne la perspective d'une anthropologie locale prenant le risque de voir au plus près d'elle-même, chez soi (et de soi) – l'enjeu étant double : laisser parler sa «propre réalité» et s'en mettre à l'écouter. Cependant, si la sociologie nous introduit généralement à une tendance globale d'une réalité, l'anthropologie de par l'attention qu'elle manifeste pour les terrains microcosmiques nous introduit, à l'inverse de cette vue globale, à une connaissance des articulations variées entre le mental et le social dans la vie des gens. La thématique du local, convenant sans nul doute à ce cadre théorique, à partir de laquelle la posture anthropologique telle qu'elle est avisée ici pourrait même prendre une certaine impulsion, nous introduit à la connaissance du quotidien, qui lui-même s'ouvre sur des microcosmes ou abrégés de la réalité sociale, lesquels ne peuvent se divulguer que dans la considération des marges, des zones silencieuses, là où il est repérable de l'espace psychosocial et/ou interactionnel. Aussi, dans les interactions individuelles, en retrouvant l'exigence d'appréhender l'intériorité au plan de l'individu ; son comportement et ses manières de faire quant à sa participation au jeu social. En somme, ce déplacement vers l'individu, ou si l'on veut, vers le point de vue subjectif, doit être retenu dans toute sa force. En effet, loin d'appauvrir la notion d'individualité, par exemple en se contentant de ses marques extérieures, de sa transparence, en admettant que c'est là une illustration soutenue à nous mettre en possession de sa palpabilité réelle, voire à nous faire accéder à sa logique opératoire, seulement par une sorte d'usage immédiat et resserré, et ce au nom de son élucidation à la manière de ce «malheureux usage» que l'illustre Voltaire, s'exprimant en son temps sur l'état de la langue française, lui réserve une de ses lettres critiques.

En réalité l'idée d'individualité à laquelle le présent travail semble adhérer, et dont l'illustration par quelques échantillons essaie de démontrer l'avantage, est essentiellement constructiviste en quête de sens. En tous cas, moins polémique que peuvent l'être aussi bien un holisme convoquant un déterminisme stricte qu'un individualisme méthodologique mettant en œuvre une psychologie du calcul rationnel et de l'utilité. Ce n'est pas, précisons-le immédiatement, un choix théorique, et encore moins une proposition référée à des constructions à priori. Du point de vue du travail d'enquête entrepris ici, il consiste à rappeler que ce fait de l'individualité s'avère d'autant plus vérifiable dans la pratique du terrain que celle-ci est de plus en plus confrontée, moins à des «totalités sociales» et/ou des «régularités» qu'à des individus. A côté de cette dimension du quotidien, Augé (1994, p134) dit que «la nécessité du recours à l'individu, comme ne cesse de le rappeler l'anthropologie contemporaine, est aujourd'hui un constat empirique et une nécessité de méthode». Ce rapprochement du local et de l'individuel se vérifie, du moins dans le cas qui nous concerne ici, à propos du constant mouvement et accommodation affectant les connections sociales au niveau local. Ces derniers, loin de nous faire renoncer à repérer des structures et des logiques (familiales, tribales et autres affinités, par exemple), autrement-dit

«la jungle du travail de terrain», pour emprunter le langage de Clifford Geertz (2013) nous mettent, au contraire, sur le chemin des déplacements sociaux travaillant actuellement les réalités d'en bas. Plus exactement, sur celui des dispersions ou/et atomisations altérant les habituelles adhérences qu'une sémantique bien locale, plus ou moins réinventée, s'emploie à décrire avec des sens plus ou moins différents: des mots comme ceux de gens «Ness, ghachi, Ibbed», ou faisant référence à l'individu comme celui de l'autre, distinct symboliquement de la collectivité ou du groupe «Bnadem, Lakhorr, Laabd», mais aussi socialement, ainsi l'individu minuscule ou «p'tit», indigent, faible et solitaire «Gllil, Msskin, Idaaif, louhid», sont de plus en plus suggérés presque par déraison, sinon avec plus ou moins d'écart par rapport à des convenances langagières renvoyant à des entités totales ou/et pleines, autrement-dit, à des "nous" accolés et solidaires. Ceci dit, bien loin de s'aligner sur une épistémologie de rattrapage qui recourt encore souvent à une catégorisation (et une méthode), à l'image de l'individu «isolé» (individualisation) ou «affirmé» (individuation) , cher à la science sociale occidentale, cette poussée de l'individualité et avec elle, celles de l'évènement, de l'imprévu et du désordre, maîtres mots du changement social, et bien qu'elles paraissent souvent, non sans raison, surprendre le cours habituelle d'une réalité locale jugée indifférenciée, stable et dépourvue de tensions, révèlent, au contraire, le travail social qui s'opère localement, plus exactement, celui que la réalité locale fait sur elle-même— cette-ci étant désormais sans cesse réinventée.

Mais le plus important est que ce retour au local, en donnant la possibilité de descendre dans la pratique palpable des hommes et des femmes engagés dans la vie quotidienne, autrement-dit, la possibilité de raconter la réalité sociale vue d'en bas, libère en réalité la pratique scientifique des formalisations abstraites, lesquelles, souvent, ne font qu'éloigner de la réalité observée et qu'il s'agit de saisir.

■ **Le changement social vu d'en bas : turbulences, fléchissement et pratiques de réappropriation** : Il y a un risque à se satisfaire de la représentation du local comme conception de la taille relative. Par exemple, le mot pourrait bien évoquer l'espace, c'est-à-dire une vigueur dans une concordance particulière. Il pourrait aussi signifier la valorisation de l'espace du vécu idoine à la maîtrise d'une concomitance de dimension de stabilité soutenue. Une telle conception est plus qu'inappropriée à une globalisation conquérante, qui l'altère comme consistance territoriale et sociale et lui fait subir un flou conceptuel. Ce que semble manifester, avec une certaine clarté, la puissante fascination qu'exercent, au travers cette globalisation, les différents pôles d'émission sur les hommes et les femmes de la nouvelle génération. Et c'est, sans doute, très plausible que celle-ci soit ainsi captive par les nouveaux modes de sociabilité, comme par les images et les messages les plus inédits. Ce qu'expriment aussi, à contrario, les déchirements culturels des membres de l'ancienne génération, face à la détermination des flux matériels et

symboliques venant du dehors: s'exprimant sur le poids de ces intrusions extérieures, ces derniers en parlent comme d'un mouvement dégradant la réalité locale, un fâcheux changement qu'ils désignent dans leur langage propre par «L'wakhda» ; (désastre ou déroute), ou, encore plus expressif, par «L'kichfa», notamment quand-t-il s'agit de décrire le fardeau ou le tourment s'imposant à la suite de ces intrusions. Un vocable qui signifie le fait de se trouver découvert ou dénudé, par exemple, en référence à cette irruption surprenante de la femme dans l'espace public, ou celui de subir le désagrément produit par une ou des épreuves dont le sens échappe aux agents.

Cette problématique du local s'avère d'une portée si marquante qu'elle traverse toute l'histoire des sciences sociales. Plus largement, on la repère, déjà, au cœur des premières tentatives de saisie scientifique. Néanmoins, questionnée «par le haut» elle se trouve, ainsi continuellement présentée comme condamnée à la fixité, au travers des présupposées qui, à tout le moins, la renvoient comme telle. L'exemple le plus typique de cette vision est sans doute celui que représente la construction ethnocentriste, alors hégémonique toute la période des années 40 et 50, faisant la singularité d'une pensée érigée en norme, où tout ce qui est différent se voit rejeté à l'altérité radicale, pour reprendre l'expression de Bourdieu (1997) poussant la critique adressée à «l'ethnocentrisme» à ce qu'il appelle l'«épistémocentrisme scolastique». Adossée à la notion de la dissimilitude (et non à l'inverse) existant entre le monde occidental et les cultures extérieures, l'approche ethnocentriste, notamment dans sa version française, considère «l'autre», autrement-dit les cultures extra-occidentales, désormais « localisées » comme primitives selon un « global normatif » érigé en modèle universel, comme des cultures figées dans l'immobilisme de la tradition. Dès lors, sa certitude est faite : ces sociétés dont la vie se déroule essentiellement au niveau local, dans un espace relativement clos, apparemment dépourvues de tensions et de conflits, seraient, compte tenu de la force immobile présupposée des mythes qui régissent les collectifs et les individus, condamnées à l'invariance sociale, autrement dit, à l'ahistoricité.

Cependant, cette vision des choses va être mise radicalement en question par la toute jeune anthropologie dynamique, en ce début des années 60. Prônant l'approche de terrain, et petit à petit l'observation participante; l'ethnologue devant s'impliquer à son objet considéré comme un sujet, cette nouvelle posture anthropologique va renouveler la perception de l'altérité culturelle, et George Balandier en l'occurrence, étant à l'origine de ce courant, est sans doute celui qui en a contribué le mieux. Et comme en témoignent ses thèses sur les changements sociaux, au Gabon et au Congo et Sociologies des Brazzavilles noires défendues en 1954, le regard est délibérément tourné vers les changements, c'est-à-dire vers «les turbulences» (Voyé, 2008). D'après Balandier (1977) cette perspective qui ne cesse de traverser l'ensemble des recherches Balandiennes, va être, à contrario, celle du mouvement qu'il trouve aussi dans d'autres sociétés, certes différentes,

mais de plus en plus ouvertes à «l'évènement et aux impulsions qui les lancent dans l'histoire ».

Aujourd'hui, l'image la plus visible du champ local, en Algérie et ailleurs, est celle des turbulences, d'une rapide poussée urbaine, d'une irruption de jeunes hommes et femmes ayant en commun leurs expériences particulières du monde social ; une nouvelle génération, plus ou moins détournée de la tradition, surtout remplie de désirs et de projets, et qui semble se découvrir et se construire, autrement dit, se mouler, de moins en moins sous le sceau de la totalité.

C'est aussi, et surtout, l'image qui est celle d'une activation sociale inédite. Son étendue, sa complexité et l'individualisation des pratiques sociales qu'elle autorise, la différencie nettement de la configuration communautaire traditionnelle. De son mouvement qui se déploie même dans les espaces supposés invulnérable, comme celui des représentations sociales et la culture dans sa dimension symbolique, on perçoit le travail social des turbulences, par exemple, au niveau du lien social, notamment ce qui touche à la réalité familiale. Sur un autre plan, ces turbulences, ou si l'on veut, ces changements qui s'opèrent dans le champ local, ne doivent pas être confondus avec le mouvement qui les fait foisonner. Le déterminisme social s'est souvent dispensé de penser pleinement, tant l'historicité que l'articulation entre le dehors et le dedans, enfermant ce dernier dans une tradition, où les conduites des autochtones sont supposées figées et stéréotypées, correspondant aux conditions de la totalité. Faisant référence à l'épreuve des intrusions extérieures dont serait soumis le champ local aujourd'hui, son appréciation ne porterait généralement que sur la capacité surestimée du dehors à enclencher le changement. Si turbulences il y a, elles sont d'un ordre extérieur imposé, et le regard n'est guère braqué sur le travail des acteurs locaux. Si le champ local est ainsi tiraillé de toutes parts, c'est que les capacités d'initiative dont disposent les groupes, surtout les individus, sont au point zéro, ne cesse d'affirmer le déterminisme social.

Le présent travail va tenter de mettre cette vision des choses radicalement en question, en proposant une problématique du local tournée vers les changements, non plus subis, mais singulièrement articulés aux capacités d'initiative et autres possibles d'autonomie dont disposent, notamment les membres de la nouvelle génération. D'entrée de jeu, l'objet du présent travail destiné à repérer l'évolution du champ local et à mesurer des degrés de signification du travail que ce dernier fait sur lui-même, à commencer par ces prémisses d'individuation, porte en lui une dimension essentielle de la problématique du changement social puisqu'il y a question d'un champ local qui paraît se dessiner autrement, ce qui nous amène à parler plutôt de son bouillonnement, c'est-à-dire de sa complexité sociale.

❖ **Comprendre le sens des changements dans le local d'aujourd'hui :**

▪ **La montée de la différenciation sociale, défi majeur des réalités locales ?**

Globalement, dans sa ligne maximale de conceptualisation Martuccelli (1998) affirme que l'effort de la sociologie critique actuelle accorde à la différenciation sociale une attention particulière dans la « structuration ou/et l'enracinement « de la pensée sociologique ». Elle est considérée comme l'une des thématiques ou matrices majeures de la sociologie contemporaine. D'ailleurs, c'est à travers elle que ne cesse de se penser la problématique de la modernité. Et comme le souligne Danielle Juteau, à la suite de Niklas Luhmann, « depuis qu'il y a des théories sociologiques, celles-ci se sont intéressées à la différenciation sociale » (Juteau, 2003, p. 10). Elle se distingue par sa pertinence pour l'analyse et la compréhension du changement social au plan sociétal, ainsi que sa contribution pour la mise au point du travail multidimensionnelles accompli par ce dernier. Cependant, son apport décisif est qu'elle dévoile la progression du social, allant du simple au complexe, de l'homogène vers l'hétérogène.

Tout d'abord, parler de la réalité locale en termes de changement social ou, encore plus, repérer sa visibilité par ses individus, c'est évoquer, presque automatiquement la problématique de la différenciation sociale. Et pourtant tout porte à penser, aussi, que l'essentiel de ce qui se vit et se voit comme déplacements et clivages, se fabrique à thématique de la sociologie. Les individus ont tendance à accentuer les ressemblances entre les membres de leur propre groupe et les différences par rapport aux membres des autres groupes ou catégories. Ils produisent ainsi une discrimination en faveur, généralement, de leur propre groupe d'appartenance.». La définition très intéressante de l'encyclopédie, celle de la rigueur, de la méthodologie dans l'approche, convient bien et doublement à notre perspective. En effet, d'une part, l'identification d'un réel local qui restitue à celui-ci des traits propres, ceux d'un vécu accentuant des affinités et des ressemblances (entre ses membres), lesquelles ressemblances semblent inscrites dans la durée, ce qui pourrait prêter à son extrême homogénéité. D'autre part, c'est surtout l'identification d'une réalité locale tournée désormais vers l'instabilité et le mouvement, qui est pointé ici : le constat la révèle insérée dans le temps actuel, bouleversée par ses turbulences, voire soumise à l'épreuve de ses transformations.

Une illustration de ces transformations concerne le cortège des dislocations, plus particulièrement, en termes de fléchissement des liens assurant l'homogénéité sociale des individus. Ces derniers (la nouvelle génération surtout) s'ouvrent à un contexte caractérisé par la prolifération des appartenances et l'élargissement des horizons d'appartenance. Par exemple, ils ne connaissent pas les mêmes conditions de socialisation que leurs ascendants, ou encore, s'avèrent-

ils pris par divers types de socialisation, ce qui suppose une tension entre ceux-ci et la socialisation familiale façonnée par le culte des ancêtres, entre le mode des devoirs et celui de prendre conscience de soi.

Cette situation qui a partie liée, sans doute, à l'écart intergénérationnel dans les conditions de la socialisation, doit être interprétée à la lumière des conditions générales de transformation de la réalité locale. Une grande partie de ses changements—introduits notamment par l'Etat avec la scolarisation, dont le point culminant est le surprenant accroissement des espaces universitaires, et déjà, avec l'emploi, les services, voire d'autres actions transformatrices touchant le cadre de vie, mais aussi par l'usage qui en est fait par les acteurs d'en bas--, est à l'origine de la production d'une réalité locale, de plus en plus identifiable par la différenciation sociale

- **L'approche du local en Algérie: de la temporalité du développeur à celle de l'acteur :** En Algérie, les réalités locales se sont souvent retrouvées dans des situations extrêmement défavorisés par rapport à la réalité du centre (grandes villes par exemple). Comme en ont fait foi les rapports périodiques des organismes s'occupant de la planification et de l'aménagement du territoire, et aussi un nombre non négligeable de monographies locales(10); traitant, soit directement de cette question, soit de ce qui est pensé comme retour de ses réalités via les politiques de modernisation, ainsi contribuant à leur requalification, ces réalités dans leur ensemble se classent bien au-dessous de la moyenne nationale, en termes d'évolution, sociale, économique, démographique...etc. Les localités ont généralement souffert des conditions liées à la pauvreté, de la marginalité sociale, d'un niveau de scolarité médiocre, de la vétusté de leurs logements, de manque de perspective en matière de travail lié à l'enclavement. Mais comme compensation à ces indices d'indigence relative, on assiste depuis quelques années à l'émergence de nouvelles réalités dans le local, produites par l'intervention de l'Etat, les rapports marchands, le salariat et l'activité commerciale. Remodelées et façonnées par toutes sortes d'intrusions, ces fraîches réalités se donnent à voir, moins réglées sur la conformité que dictait jadis la nature et la tradition, plus ouvertes sur le temps actuel, voire insérées dans sa réalité, et même composantes indissociables de celui-ci dans la complexité du global.

Ainsi, un des traits notables de la situation actuelle de ses réalités est sans doute cette urbanisation accélérée, intensivement prise sur des espaces naguère agricoles ou pastoraux (le cas de la région d'El Bayadh, objet de la présente étude), au point de devenir méconnaissables pour les familiers des lieux. Sa portée trouve une première matérialisation dans ces nouveaux espaces que façonnent, autant les lotissements et ces nouvelles cités décomposées en quartiers que les réseaux routiers et les modes du transport, la bureaucratie et ses sièges, les flux commerciaux et leur logique que ces nouveaux migrants investissant des réalités locales devenues récemment des lieux d'accueil: ces étrangers tentés par des réalités en pleine changement arrivent seuls, mais aussi en familles, tous cherchant le logement et le travail. D'autres catégories composées de

commerçants et autres entrepreneurs ou tacherons, comme aiment à les appeler les locaux, et de plus en plus de cadres- médecins, avocats, enseignants universitaires (surtout avec l'avènement des centres universitaires dans les nouvelles villes, appelées aussi villes locales), sont également captivées par les dynamiques locales, et le raisonnement lui-même se résout à l'idée que celles-ci pourraient bien être une alternative à la saturation des grands centres urbains (le cas des personnes qui viennent des grandes villes). Partout, de nouvelles agglomérations, petites et moyennes, et même les petites villes que comprenait traditionnellement le terrain local, paraissent accéder au statut de ces néo-villes : La plupart de ces populations de l'intérieur se repère aujourd'hui dans des environnements urbains, donc forts différents des milieux ruraux qui avaient servi de foyers à la majeure partie des grands-parents, voire des parents (le cas des familles déjà établies en milieu urbain), et bien sûr aux familles récemment installées en ville.

Il s'ensuit que ces réalités locales- on dirait plus exactement des réalités affectées (les bouleversements gagnant la réalité familiale en sont les signes les plus visibles)- deviennent actuellement plus identifiables par la dynamique de la modernisation que par les viscosités sociales (persistances des traditions). Concrètement, le changement social les précipite dans une accélération inédite, puisqu'à tous les niveaux, elles voient s'étendre les effets de la nouvelle dynamique. Il en résulte, à l'observation, que ses configurations actuelles s'écartent nettement de celles qu'elles ne cessaient d'évoquer par le passé, comme ses formes dominantes- communautés ou segments cloisonnés et cimentés par la parenté et comme ses traits essentiels tels la valorisation des ancêtres, du sol et des coutumes. Chose est certaine, ces réalités locales retiennent l'attention par leur ouverture sur le global au sens du national, mais aussi de la mondialisation dont les effets ne sont que trop facile à repérer. Ainsi, leur façonnage largement aperçu sur le plan symbolique par les nouvelles formes de communication—pensons-nous, par exemple, à la portée des images consommées (satellite et internet) sur le rapport au temps-espace et distance-, par les nouvelles pratiques alimentaires avec l'arrivée des produits de consommation de fabrication étrangère. Mais, l'image la plus visible de cette ouverture des réalités locales est celle du changement social, des prémices de différenciation qui touchent divers espaces de la vie sociale. La réalité familiale figure parmi les espaces les plus bouleversés : Déjà éloignée de la perspective communautaire, devenue ainsi incohérente, elle semble bien, à l'observation, que sa réalité actuelle se façonne désormais dans un environnement différent, par rapport aux réalités locales d'hier, et par conséquent selon de nouvelles logiques. En effet, la relative réorganisation de la fécondité (l'espacement des naissances), le retardement des mariages (hommes et femmes), l'affaïssement de la famille élargie ou «Ayla», l'apparition, à côté de certains modes d'organisation familiale (monoparentale, élargie, recomposée), du type conjugal, les nouvelles relations hommes-femmes, l'irruption de la femme sur la scène publique, sont des variables d'observation qui peuvent montrer une réalité familiale profondément affectée.

Par ailleurs, certaines réalités locales, le cas étudié dans notre travail de thèse, dont la modernisation est relativement de longue durée (monétarisation de l'économie et des rapports sociaux, scolarisation massive, urbanisation, accroissement démographique), font l'expérience de cette tension structurante dans le nouveau processus de socialisation, entre affiliation normative (par exemple la famille élargie) et différenciation sociale. On peut citer le cas de cette poussée jeune exprimant le besoin de faire autrement, non pas pour se retirer ou transgresser temporairement les normes du groupe, tout en espérant réintégrer, une fois l'écart est réalisé, mais pour s'affirmer et surtout, se construire, autrement dit, manifester une singularité. Et la réalité familiale elle-même se trouvant sous l'emprise de cette tension structurante, présente l'image d'une réalité que l'on pourrait qualifier aujourd'hui, plus ou moins, selon deux référents: 1- l'affaiblissement du système symbolique qui maintenait autrefois la conception collective du lien social, celui dont le groupe familial était le gardien et par lequel il exerçait son emprise sur les manières d'être de ses membres. 2- L'effervescence et l'instabilité qui s'extériorisent en la figure de la nouvelle génération (les jeunes). Celle-ci s'impose en termes de poussée, avec des comportements qui troublent l'ordonnance des vieilles régularités familiales. Pour les membres de l'ancienne génération, les jeunes d'aujourd'hui qu'ils voient s'exprimer de moins en moins dans la sphère de leur autorité, n'hésitant pas à étaler une indocilité agaçante, n'apparaissent plus seulement indifférentes aux convenances ou aux affinités reçues de la tradition, mais se révèlent davantage encore, plus inclinée à l'individualisme, de plus en plus distants par rapport au groupe familial; aux devoirs traditionnels qui soumettaient chacun à l'intérêt commun. Leur terrain d'expression n'est pas l'espace traditionnel avec ses familles élargies et leurs affiliations tribales, mais l'espace urbain remuant, celui où se trouvent les lieux de formation, d'emploi ou d'inactivité, les lieux de consommation et de distraction, voire de bévue (selon la description des vieux), autrement dit, les lieux de non-contrôle social. Cette poussée jeune; réalité empirique manifeste et ciblée qui fait force de vocable métaphorique pour pointer du doigt l'imposant inédit.

A l'heure de la différenciation sociale, Dubet & Martuccelli (1999) voient que le constat d'une nouvelle réalité locale où l'on peut repérer des indices de changement s'impose sous l'effet du développement, et plus précisément de la modernisation, autrement-dit un rabais général des ressources communautaires réputées servir comme assise à la sociabilité traditionnelle. Sans être complètement isolés, et même s'ils doivent gérer des compromis plus ou moins croisés, voire hybrides, les individus qu'on voit émerger aujourd'hui dans le champ local présentent les traits d'acteurs relativement détachés de leurs appartenances communautaires. Cependant, si, de Simmel à Merton, de Durkheim à Parsons, ce lien entre le procès d'individualisation et la complexité naissante est demeuré un point commun, au-delà des différences si souvent de rigueur entre auteurs et écoles, et si, de plus, on peut généralement avancer, à la suite de G. Simmel, que «l'individualisation est alors, et toujours, un corollaire de la différenciation», encore faut-il rappeler que la fabrication social d'un tel procès est loin d'être en toutes réalités identique.

En effet, une anthropologie tournée vers des changements sociaux agitant aujourd'hui les réalités locales y décèle, à travers des objets aussi divers que, la famille, le mariage, fabrication social d'un tel procès est loin d'être en toutes réalités identiques. En effet, l'activité festive, ou encore plus dissociatifs, comme la recrudescence des cas de divorce, les rapports hommes/femme, plutôt une individualisation mobilisant des ressources intermédiaires, voire informelles: des affinités ou des réseaux, bref des sociabilités où l'on peut repérer, sans doute mêlés à des expériences individuelles, une recomposition des rapports communautaires. C'est un aspect que perçoit actuellement l'anthropologie du changement social et du développement qui parle de « structures transversales » et de « dispositifs sociaux » plus « labiles et ambivalents » : Pour Jean Pierre Olivier de Sardan (2006) probablement le plus ardent défenseur de cette perspective anthropologique, il s'agit de propriétés dont « nous ne pouvons en rendre compte avec une vision plus ou moins durkheimienne des institutions ». Ramener la nouvelle réalité locale à cette vision, ou encore, en évaluer la portée à partir de ses catégories et sur ses propres critères, est une démarche qui paraît comme susceptible de présenter quelques risques de schématisation et de construction a priori. Et bien sûr sans oublier les risques de laisser échapper la dimension diachronique du procès d'individualisation fait de confrontation, mais aussi d'arrangement, voire d'interaction complexe de situations hétérogènes et/ou divergentes.

Cette perspective peut se vérifier aujourd'hui à la lumière des conditions de transformation de la réalité locale, en se justifiant, certes de notions comme celles de changement social et du procès d'individualisation, mais en se situant à l'interface Cette perspective peut se vérifier aujourd'hui à la lumière des conditions de transformation de la réalité locale, en se justifiant, certes de notions comme celles de changement social et du procès d'individualisation, mais en se situant à l'interface entre pesanteurs structurelles et actions propres des agents sociaux. En effet, les individus qui sont confrontés, de leurs positions, aux contraintes s'exerçant sur eux (affaïssement des liens communautaires, ruptures avec les réseaux de la solidarité traditionnelle, par exemple), doivent interpréter et agir en fonction de ces contraintes et, en conséquence, affronter la nécessité d'avoir à compter sur soi; ce qui semble aller dans le sens de l'individualisation. Cependant, dans la mesure où l'usage et l'entretien de réseaux communautaires demeure une des formes indispensables de la protection sociale, les individus se retrouvent également pris dans des rapports de négociations avec des appartenances plus ou moins traditionnelles (les plus habiles utilisent leur capital social communautaire à des fins personnelles). En fait, il s'agit d'une conscience de soi, c'est-à-dire de comportements individuels, certainement intégrés à de nouvelles expériences de vies, mais dont la (ou les voie(s), présentent des différences avec le procès occidental d'individualisation et le modèle durkheimien qui le décrit.

Sans doute, à première vue, tout au moins, l'actuel champ local se donne à voir relativement différencié, voire en voie d'individualisation, par rapport à une réalité, naguère communautaire et restreinte, vivant au rythme de codes stables

et explicites. A y regarder de plus près, tout se fait pour un changement social acerbe des anciennes attaches communautaires, qui agite en profondeur les statuts et les rôles, prescrivant la norme de « l'individualité » à des entités sociales totalisantes, sinon holistes, selon le vocabulaire de Louis Dumont, longtemps associées à « l'idée de l'inclusion totale des individus placés sous le sceau de la collectivité » (Grawitz, 1986, p. 190). Ainsi, « la famille patriarcale, longtemps prévalente, écrit Abdelkader Djeghloul, n'existe plus, du moins en apparence qu'à l'état de « butte témoin » (Djaghloul, 2004). Et pourtant l'effet rampant de la différenciation de la vie familiale et sa portée en termes d'individualisation/individuation, avec l'aspiration de la jeune génération-hommes et femmes-à choisir librement leur conjoint, aujourd'hui quasi unanime, l'accroissement des ménages séparés, n'emprunte que vaguement les voies d'une nucléarisation de type occidental.

■ Le local en changement : un rythme à deux temps ?

Inspiré par les débats autour de la question des sciences sociales dans les aires extra-occidentales, à l'image de la société Algérienne et de tout le monde arabe, où l'exploration et l'analyse du social demeurent encore problématiques pour des raisons qui exigent toute une introspection à laquelle cette contribution ne se prête pas, et en rapport avec les difficultés et les obstacles à construire un objet de recherche et à établir un rapport d'équilibre entre le particulier et le global, le présent travail s'appliquerait à mettre certains termes de ces débats à l'épreuve de la réalité locale analysée à la lumière de la problématique du changement social.

La décision, tout à fait risquée dans notre cas, puisqu'il s'agit d'objectiver sa propre réalité, autrement-dit, en se définissant moins par rapport à l'altérité que par un rapport complexe à sa propre réalité—culture et identité comprises. Et, tout autant, en se fixant comme objectif de traquer les indices du mouvement dans la société locale, au travers l'exploration de ses différentes dimensions, avec plus de réflexion aux attraits, à l'imaginaire et aux impressions des hommes et des femmes, des vieux et des jeunes, aussi, aux aspirations et leurs insatisfactions, et à partir d'objets aussi variés que la famille, le mariage, le festif, l'irruption juvénile...etc, se situera sur un terrain épistémologique. Il s'agira de se donner les moyens, autrement dit, les dispositifs méthodologiques et heuristiques appropriés, qui permettraient d'identifier à partir de quoi une connaissance socio-anthropologique peut-elle être possible dans le cas de notre société.

Le local a toujours retenu l'attention par son ancrage, au point qu'on en a fait une sorte d'argumentation de fait pour justifier sa fixité supposée. Pourtant il suffit de se rapporter à des fragments composant l'histoire de vie d'un homme ou d'une femme de l'ancienne génération, de prendre au sérieux des propos racontant la trajectoire de la famille, les rivalités tribales, les modalités d'un mariage, les brouilles père/fils, belle-mère/bru, une déchirure familiale à la suite d'un divorce, ou encore, le déclenchement d'un conflit entre héritiers, une scène cérémonielle officiant le règlement pacifique d'un différend...etc., pour constater

que le local d'autrefois, loin d'être une réalité orientée se réglant catégoriquement sur une quelconque conformité, qu'elle soit religieuse ou coutumière, peut se relater dans toute ses variations, dans ses flux et reflux, et que, dépendante des calculs des individus et des groupes tout autant que des ajustements que ces derniers s'en servent pour chaque nouvelle situation, elle ne pouvait qu'être sensible aux imprévus et aux aléas menaçant son équilibre.

C'est en ce sens que la réalité locale, hier comme aujourd'hui, apparaît notamment comme le produit de l'action historique qui la réaménage continûment tant dans sa composition que dans sa structure concrète. Ainsi, nous retenons de certains récits comment les formes de sociabilité communautaire- s'agissant par exemple de la- famille, du lignage, du clan, du village ou de la tribu- ont sans cesse subies des remodelages touchant aussi bien les logiques de filiation que ceux de l'échange matrimonial ? Comment, par exemple, s'étaient construites les segmentations, ou encore, les incorporations ? Fait notable, même aujourd'hui, on trouve dans les discussions ordinaires sur la provenance tribale de telle famille ou telle famille, où on s'adonne à une sorte d'archéologie des appartenances, évoquant tantôt l'alliance, tantôt l'incorporation, en tenant compte des circonstances à l'origine de telle ou telle situation, comme les migrations ou les changements d'allégeance, et, souvent, au moyen de commentaires poussés aux dernières précisions.

Sous cette perspective, il est à proposer de définir le local en mouvement par la combinaison de trois critères principaux :

A- La référence à une réalité s'imposant aussi bien par son ancrage que par le mouvement qui le traverse : avec ses expériences singulières autant qu'avec ses contacts et jonctions éventuelles avec le monde extérieur, ses affiliations (ou ses solidarités), qu'avec ses fragmentations par exemple, le fait qu'elle soit traversée par des arrangements plurielles et, à ce titre, avertissant d'une certaine propension vers des différences perturbatrices et des désordres

B-La référence à une réalité remuant de l'intérieur, continuellement souterraine et souvent insaisissable pour se montrer de moins en moins établie sinon nettement éloignée de ce qu'elle a eu à représenter habituellement, autant pour les sujets locaux eux-mêmes (plus particulièrement les membres de l'ancienne génération) que pour l'analyste.

C-La référence à une matière d'analyse entrelacée, dans la mesure où si elle renseigne sur le fait que la réalité locale demeure visible par des ensembles sociaux s'inscrivant dans le champ communautaire-tribu, famille, pratique religieuse traditionnelle, manifestation rituelle et festive...etc, personne ne disconviendrait non plus que la réalité révélée parait d'autant plus entamée qu'elle ne peut plus se replier derrière une certaine particularité pour s'annoncer désormais en signe de remontée singulière, par exemple, de plus en plus vécue et travaillée au plan de l'individualité, et à ce titre, beaucoup plus rivée tant sur des comportements particuliers que sur une manifeste dimension psychologique que l'on pense.

Au point de départ de ce travail, il était question de rendre compte d'un paradoxe. Il s'agit de soulever la réalité sociale, la nôtre plus particulièrement, en contresens: d'un côté, une réalité-monde triomphant et arrivant à s'imposer à tous les particularismes, et même, à s'infiltrer jusqu'à dans l'appareil perceptif; de l'autre, une réalité locale toujours en vigueur, tirant inlassablement vers le sous-sol de la psyché collective, donc vers des formes de socialité encore imbibée du paradigme des représentations initiales, où tant le regard individuel que collectif continuent à se souscrire au jeu enchantant des archétypes culturels. Pourtant, à peine on franchit le seuil de l'observation commune, et que l'on commence à gratter le vernis, si l'on veut dire, on découvre que la réalité est plutôt complexe pour être réduite aux appareils qu'elle se donne ou/et qu'elle espère persuader l'observateur qu'elle est ainsi. Il n'y a pas plus simple, voire réducteur, pensons-nous, que de se limiter à l'éclat d'une réalité se donnant en une figure de l'entre-deux, vivant à deux vitesses ; deux épistémès ; deux paradigmes... etc. En effet, outre que l'on se condamnerait à soumettre notre raisonnement à une certaine mise en ordre binaire, c'est-à-dire à captiver celui-ci, comme le précise Monique Hirschhorn dans la suite des travaux analytiques de Grégory Bateson, « à deux injonctions contradictoires telles que s'il obéit à l'une désobéit à l'autre »(Hirschhorn, 2001, pp. 3-13), on laisserait passer de vue, notamment, toute la dimension de l'interaction, non sans collision, entre la dynamique du dedans et celle du dehors désormais indissociable. De là que cette interaction ne peut que décliner vers des façonnages variés, qui souvent adossés à un travail de tamisage, surtout du côté de la réalité locale, laquelle réalité, transposée sur la réalité sociétale nationale, elle-même considérée du point de vue de la mondialisation comme une échelle locale, apparaît évoluer selon sa logique propre.

C'est précisément ce qui ressort du travail d'enquête qui oriente la présente recherche. Qui plus est, il montre que la relation entre le local et le global ne se résume pas à une simple opposition et que celui-là (le local), qui n'est nullement fixé à un quelconque agencement traditionnel, ni d'ailleurs ambivalent parce que circulant, semble-t-il, entre la socialité communautaire et la socialité extra-communautaire, l'encrage et les turbulences, révèle au contraire des dispositions à faire décliner sa dynamique sociale différemment. Une dynamique qu'il voudrait sienne, encore à accomplir sinon à inventer, et singulièrement à nourrir de ses contingences historiques propres pour n'être référé qu'à soi. C'est là une pertinence méthodologique et épistémologique qu'il faut bien retenir dans l'analyse de la spécificité du changement social en Algérie.

Car l'idée même d'une dynamique locale, comportant avant tout, sans doute, une portée critique, dans la mesure où elle insuffle l'exigence de réorienter la recherche en sciences sociales, notamment en sociologie et en anthropologie, dans la direction du travail accompli localement, qui suppose un socle anthropologique dont il ne peut être amputé, récuse le fait qu'un tel travail soit, par exemple, partout identique, et partant, le fait que son étude

soit tout autant qu'une simple attention à ce qui est présumé déjà tout tracé dans la tête de l'observateur ou de l'analyste, n'ayant plus en conséquence qu'à le suivre jusqu'au bout, comme s'il vérifié dès le départ. Des termes comme réinvention, réinterprétation, arrangement ou montage, tamisage, ou encore, négociation, accommodation, adaptation, s'ils ont en ici une quelconque démonstration à mettre sous nos yeux, c'est le fait de ramener l'expérience du changement social à sa dimension locale.

■ **Un cas de figure: à propos de quelques variations touchant les pratiques pré-nuptiales et nuptiales. Entre valeurs collectives et aspirations individuelles :**

A ce propos d'après Toualbi (1984) qu'il nous soit permis, en complément de l'enquête en cours sur le rite nuptial entre changement et continuité, de se rapporter ici à quelques observations faites tardivement sur la fête mariage organisé en salle, introduit récemment dans le local. A première vue, l'image manifeste est celle d'un fait original, qui ne cesse de s'étendre, voire de bousculer l'habituelle cérémonie nuptiale organisée chez soi, pour ne pas dire y triompher sur elle. Pourtant, vu d'en bas, ce changement de dispositifs dans l'ordre ou l'organisation de la cérémonie nuptiale, pour inédit qu'il soit, et hormis les modifications qu'il apporte à son ordonnancement, par exemple, le fait que la cérémonie soit écourtée par rapport à la fête traditionnelle, ou qu'elle soit captive à d'autres modalités de célébration, à d'autres innovations dont l'excès en dépenses ostentatoires et en pratiques exhibitionnistes n'en suscite pas moins des sentiments désapprouvant, ne le montre guère distant du rituel traditionnel et, au mieux, étant nouveau et moderne à sa façon, il semble même se confirmer socialement d'autant plus mieux qu'il demeure conforme aux valeurs et aux représentations de ce dernier. Figurons-nous un cas d'une cérémonie organisée récemment en salle dans la ville d'ELBAYADH. On retient là ce qu'on suppose être une illustration appropriée qui va dans le sens de ce raisonnement. Certes, on peut bien admettre que ce changement installe un rythme distinct de celui représenté par la cérémonie traditionnelle, qui elle, quoique plus ou moins déprécié, continue, bon gré mal gré, à avoir ses familiers idéal-typiques, (classes populaires, souches conservatrices, par exemple) qui la végétent. Mais ne retenir que ça, reviendrait à lâcher la réalité pour l'apparence, comme on dit. Car, jeter un regard synthétique sur ce changement de dispositifs dans l'organisation du rituel nuptial, plus particulièrement sur le montage social au principe de sa fabrication récente, comme je l'ai appliqué en observation rapprochée lors d'un mariage organisé en salle auquel j'ai été convié, retient le fait que ce dernier est d'autant plus envisageable par collusion du nouveau avec l'ancien que par leur opposition. Autrement-dit, que sa forme actuelle, quelque inaccoutumée et insolite qu'elle soit, reprend en réalité les préceptes du rituel nuptial traditionnel. Il suffit de scruter son accomplissement pour constater qu'il se détermine et par des implications renvoyant à son ancrage et des implications l'inscrivant dans la nouveauté qu'impose le temps linéaire.

Ce n'est sans doute pas incidemment que des usages aussi immémoriaux que l'attention manifestée à l'égard des rituels traditionnels d'officialisation, d'abord celui de «L'fatiha» (cérémonie correspondant aux fiançailles organisées par la famille de la jeune mariée en présence du père et proches du jeune marié, d'un « Imam » ou «Taleb », qui doit consacrer publiquement le contrat nuptial «Aakd lehlel » en récitant des versets tirés de la sourate des femmes, puis annoncer le montant de la « Sadak » conclu entre les deux parties); ou du rituel de la «Aamma» (cérémonie organisée à l'honneur des vieux «Lkbar» et correspondant à l'inauguration des manifestations du mariage, elle comprend des récitals Coraniques au début et à la fin, suivie, la journée d'après, d'une cérémonie d'allégresse destinée aux jeunes, précédant la journée consacrée au levée du cortège nuptial de la maison de la jeune mariée « Rffoud » et à l'entrée de celle-ci à son nouveau domicile «Dkhoul»), ou également à l'égard de la convenance, spécialement en matière d'invitation, d'accueil, mais aussi, s'agissant du festin nuptial, de servir, de présenter et d'offrir—de manière plus ou moins claire, dans cette réalité locale remuante, se manifeste encore le travail du vieux local mais réinventé—, poussent de vitalité au cœur même des places censées les parasiter. Par ailleurs, si certains usages de la cérémonie nuptiale comme la fameuse confirmation double de la virginité, et la pureté de la jeune mariée et la puissance virile du jeune homme, passant jadis « nécessairement par l'étendard et la publicité », perdent de plus en plus de leur éclat, pour ne pas dire deviennent surannés, dans des entrées en union qui se privatisent, et où la préférence semble aller à des valeurs liées à l'intime et à la personne, d'autres, par contre, puisant dans l'arsenal de la mémoire collective, arrivent à se maintenir comme la marque d'une réalité (et d'une vie) propre, différente, qu'on ne peut la représenter que par rapport à son propre mode de représentation.

De ce point de vue, sa ténacité en ce sens qu'elle s'impose actuelle, voire moderne à sa façon, est l'expression de ce « temps circulaire de la vie en société » qu'évoque l'économiste Algérien Ahmed Henni à propos de l'intervention de l'économie canonique dans les aires de culture extra-occidentale, et comment celle-ci, pratiquant au départ un écart par rapport aux contenus imposés, ont fini par récupérer ces derniers pour les intégrer dans leurs pratiques sociales locales, lesquelles pratiques selon l'auteur, «attestent de leur vigueur et de leur modernité» et dont l'examen, «tiré de l'expérience sociales algérienne», manifeste leur continuité «sous le temps linéaire» que représente «l'usine» symbole de « l'économie canonique »(Henni, 1993, pp. 5-10). Dans le même ordre d'idée, et loin d'une représentation qui oppose tradition et modernité, ancrage et mouvement, l'expérience du changement à l'œuvre dans le local manifeste plutôt leur accommodation.

❖ **Conclusion:** C'est du moins la conclusion qu'on peut en tirer du travail d'observation entrepris ici. Celui-ci, tourné autour des logiques de détournement, nous fournit, à propos d'autres objets de la réalité, de solides exemples d'association entre continuité et mouvement, même si ce dernier, étant pourtant de tous lieux, voire activement palpable, déjà, dans la réalité locale, s'impose l'allure d'une réalité inhabituel en surplomb. Car celle-là, bien qu'elle soit pénétrée de toutes parts, et par toutes sortes d'intrusions qu'imposent les variations successives des temps modernes, et, encore, auxquelles elle n'hésite pas d'apporter un éclat et une coloration acquiescentes, n'en demeure pas moins passive. Et là, l'observation qui scrute, par exemple, le rapport palpable résultant du contact avec les flots d'intervention—Etat, rapports marchands, salariat, commerce, politique et autres intrusions d'ordre socioculturel provenant notamment des images satellitaires (Internet)—nous fait découvrir une activation sociale bien particulière: celle-ci, bien qu'elle laisse persuader le fait de son traditionalisme, voire sa désarticulation au contact des flux extérieurs, atteste, au contraire, d'un potentiel adhésif à l'usage de ces derniers, tout en s'efforçant de leurs faire perdre l'usage initial ou le mode d'emploi conforme au profit d'un usage local, de manière que ce dernier apparaisse en décalage par rapport au mode d'emploi normatif, décalage qu'une vue superficielle confèrera à la faiblesse des pratiques sociales locales à se mettre au diapason des pratiques modernes véhiculées par les flux extérieures. Dans ce cas, s'agissant d'interpréter le rapport à ces flux, il n'y aura, présume-t-on, qu'un rapport Confèrera à la faiblesse des pratiques sociales locales à se mettre au diapason des pratiques modernes véhiculées par les flux extérieures. Dans ce cas, s'agissant d'interpréter le rapport à ces flux, il n'y aura, présume-t-on, qu'un rapport d'extériorité. En fait, nous retrouvons ici l'automatisme récurrent de la notion d'usage réduite à celle de l'utilisation. Et des raisonnements pareils qui restreignent le rapport d'usage à un rapport d'extériorité ne se rendent pas compte de leur vue simpliste quand ils reproduisent, encore d'une manière artificielle, « le rapport utilisateur/mode d'emploi adopté dans les travaux d'ergonomie cognitive et de psychologie cognitive décrivant le milieu rapproché entre l'homme et la machine » (Proulx, 2002, pp. 180-189). En réalité cette notion d'usage, encore plus appropriée que celle d'utilisation, peut bien murir une socio-anthropologie du sens des changements à l'échelle locale. C'est ce que semble dire le tempo des changements observés, par exemple au niveau d'une localité, où la manifestation de l'inédit relève, le plus souvent, d'une logique opératoire. Celle-ci, tout en confirmant la tendance rapportée à l'inéluctable ténacité du mouvement, autrement-dit à sa portée extériorisée en termes de déplacements sociaux, qui sont de tous temps, de tous lieux, tient, tout spécialement, à informer sur les manières de rendre possible des variations.

Le travail d'enquête mené dans le cadre cette étude décrivant une réalité qui peut faire usage, remodèle et modifie les éléments reçus du dehors, en vue de les intégrer dans ses pratiques sociales locales, c'est-à-dire les inscrire dans sa trajectoire propre en les appropriant. C'est le cas, par exemple, du modèle d'intégration (et d'articulation) socio-politique qui, s'il a tendance de rester marqué, apparemment, du sceau de l'emprise du centre sur la périphérie, du haut sur le bas, du global sur le local, n'en reçoit pas moins dans la réalité concrète des expressions particulières, puisqu'il est, souvent, intégré ou/et enserré dans le type initial des rapports de pouvoir profitant aux

solidarités claniques et familiales locales. Et c'est pareil pour d'autres échanges sociaux, à l'image de l'illustration qu'on vient de vérifier avec le mariage organisé en salle, qui, pour inédit, attractif et sollicité qu'il soit, est intégré lui aussi dans les pratiques festives locales.

L'idée d'une dimension locale du changement est bien palpable. Elle postule que ce dernier, qu'il s'agisse de sa manifestation en turbulences secouant la réalité locale ou/et en nouvelles configurations s'installant à sa suite liées, ou encore, de son action inhibitrice et contraignante, en ce sens que le changement social met en œuvre l'admis et le repoussé, l'attractif et le menaçant, s'impose d'autant plus comme une expérience singulière qu'il se vérifie, de plus en plus, au ras du sol. Expérience qui, si elle inverse l'image dominante que la vision globale et globalisante; celle des modes de gestion de la société par le haut en l'occurrence, a souvent entendu donner des réalités d'en bas, notamment en les décrivant comme seulement des entités autoreproductibles et pratiquement dépourvues de tensions, ne semble pas, pour autant, répondre en tout point au schéma objectiviste (et positiviste) de la manifestation du changement social, plus particulièrement par rapport à ce qui est prétendu s'affirmer tant à travers le sens que le rythme et la contenance des changements imposés par la globalisation.

C'est cette dimension du changement social qu'il a été question ici. Il s'agit de mettre en lumière, notamment au moyen de l'observation ethnographique des situations locales, du moins telle que nous l'avons pratiquée pour une longue durée dans la présente recherche, à propos d'objet aussi particuliers, aussi proprement consacrés que la réalité familiale, l'institution de mariage, ou encore, les échanges qui les motivent ou les rites associés qui leur sont consacrés, les processus par lesquels certaines variations acquièrent une validité ou conformité, lorsque d'autres, ainsi réappropriées à la façon de dispositions déjà là, se voient, de plus, surimposées des contenus propres à la réalité locale. Ainsi, par exemple, l'observation relève que ce qui est vécu localement comme intrusions extérieures, fait de l'intervention de nouveaux modes de relations économiques, sociales et culturelles, et dont l'effet, sans doute, ne cesse d'instruire, même considérablement, les réalités d'en bas, et jusqu'à en brouiller les consciences et les représentations, ne sont pourtant pas à sens unique. Car, à y regarder de près, autrement-dit, à approcher ces réalités dans leur dimension concrète, on s'aperçoit que là où on commence à voir grand, notamment avec cette ouverture massive sur le global, où on se plait à en rendre compte en termes de procès d'intégration à une réalité-monde, de massification et d'uniformisation des pratiques sociales et des conduites, à l'image de ce qui est présumé être la suite de l'individualisme rompant, ces réalités, au contraire, gardent à présenter un tableau de changements très particulier. Nous disons particuliers dans la mesure où le rythme, le contenu et le sens des changements se dénichent une palpabilité dans la réalité familiale, les réseaux d'appartenance locale, les lieux et les rites de l'échange traditionnel, voire dans les perceptions et les représentations, des modes de sociabilité activement ancrés.

Cependant, si on doit se rendre à l'évidence que le changement social en effet est une expérience locale, que ses différentes manifestations restent bel et bien singulières, que la réalité sociale, aussi réduite soit-elle, n'est jamais dépourvue de mouvement, ce n'est pas pour évacuer la question du fondement d'un tel constat hors du domaine de la connaissance, par exemple en faire une mystique, une sorte de dimension métasociale, c'est pour une raison inverse : parce qu'une telle perspective introduit l'idée que le changement social n'est ni au-dessus de l'homme ni extérieur à lui. Aussi, plus exactement, parce qu'elle reconnaît à ce dernier le fait d'être acteur de son vécu, pour lequel il mobilise mémoire et appartenance, vision du monde et conviction. Perspective qui, de toute façon, ne pouvait qu'être repoussée, plus particulièrement par tous ceux dont les positions de pouvoir et les fonctions de l'exercer les prédestinent à s'installer dans un rapport de verticalité, autrement-dit à avoir « l'agir » exclusif, le premier et le dernier sur l'ensemble de la société, les réalités d'en bas en l'occurrence, lesquelles, d'ailleurs, ne sont généralement appréhendées que sous le peu de mouvement, le peu de variance, pour ne pas dire la fixité comme règle. Et il est intéressant de noter que si cette verticalité, au point de vue de sa propre logique, a souvent véhiculé toute une conception du changement social, réitérant l'idée selon laquelle il ne peut y avoir, éventuellement, aucune forme de changement que celle impulsée d'en haut, du dehors tout au moins, c'est parce qu'elle se pense, d'abord et avant tout, comme l'antithèse de l'horizontalité, d'emblée jugée trop immobilisée qu'elle serait incapable de produire par elle-même sa vie sociale ou de façonner des changements, sans, toutefois des actions inéluctables menées à partir d'un centre, seules aptes, présume-t-on, à enclencher du mouvement, à venir à bout des viscosités sociales.

Ainsi, dans la logique du changement social initié par le haut, c'est la verticalité qui doit commander l'horizontalité, celle-ci étant appelée à s'assimiler, c'est-à-dire à intégrer l'effort (et la fonction) de consommer normes et autres institutions sociales. Représentation—car c'en est une—idéal-typique des modèles centralisateurs, chers aux décideurs politiques, mais aussi à un certain nombre de chercheurs en sciences sociales, qui, dans un souci de socialisation intégratrice, réduisent le fonctionnement de la réalité à un mouvement à sens unique, dressé au-dessus des individus, où il ne devrait y avoir ni acteur social ni sujet personnel, et encore moins des expériences rapportées à la subjectivité, en tant que celles-ci peuvent bien varier les expressions particulières que reçoit le contenu des changements dans la réalité. Ce qui semble aller à l'encontre d'un raisonnement trop objectiviste, voire naïvement réaliste et sans profondeur, pour nous imposer l'image d'un changement social concrétisé, à l'extension (son agencement et son degré) intangible, intégralement conçu d'avance, de manière à apparaître extérieur par rapport à des sujets supposés être privés de toute capacité à se façonner par eux-mêmes qu'il vise, par voie de conséquence, à absorber.

C'est cette représentation du changement social que la présente recherche s'efforce de déconstruire. Car, non seulement elle ne correspond pas, et plus, à toute la réalité—ainsi l'idée qu'on puisse passer d'un modèle social à un autre par de simples injonctions sorties d'un quelconque centre de décision, d'une quelconque idéologie du social à l'écoulement vertical intangible, bref, qu'on puisse changer la société par la haut, « par

décret », pour reprendre le titre du fameux livre de Michel Crozier dont les travaux ont souvent brillé par leur qualité critique adressée à un tel modèle (Crozier, 1979, p. 298)— est désormais très dépassée pour en rendre compte de la réalité concrète des changements, mais aussi, parce qu'une telle représentation est l'expression d'un refoulement pure et nette du changement social comme expérience propre.

Expérience propre parce qu'il s'agit pour le sujet, individuel soit-il ou collectif, en ce qu'il est, tout à la fois, producteur et objet de changement, moins d'intérioriser des normes inconnues jusque-là que d'en extérioriser des manières de les détourner (et tourner), d'avoir à négocier des positions, arranger entre différents contenus et/ou s'y accommoder, toujours pour en atténuer l'effet de l'extériorité, voire l'éliminer, en la déplaçant à l'intériorité. De ce frôlement avec le dehors, le sujet en fait autre chose que ce qui est cru se dégager de l'intervention des différentes intrusions. Ce faisant, il se produit un rythme de changement où le sujet, pris qu'il est dans les quadrillage des variations imposées et leurs contraintes, et même, plus ou moins, consentant aux ruptures qui s'y annoncent, parvient pourtant à leur soustraire de l'action—de leur dessein, peut-on dire—, c'est-à-dire à échapper, en quelques sortes, à leur champs clos, en les faisant fonctionner sur d'autres registres, à l'avantage de normes, de traditions ou de croyances étrangères à la logique de ces quadrillages. Gardons-nous toutefois de confondre cette attitude devant les changements, qui, rappelons-le, n'en fait pas moins disposition de changement, en cela même qu'il en découle une variation, un écart, par exemple, par rapport à un contenu de changements imposés par le haut, avec cette attitude qui est le repli sur soi : réflexe dissuasif familier à un sujet qui sent la tourmente, voire la menace, face à des changements contrariants, dont le sens lui échappe, et qui, ne savant pas ce à quoi s'attendre s'il vient à s'éloigner de soi, à sortir à l'extérieur— Il a peur de l'extérieur, donc peur de l'inconnu—, se replier sur des résistances passives. Ici, au contraire, il s'agit bel et bien d'initiatives et d'actions de changements, mais avec des procédures de manifestation voire un procès de production propre.

❖ Bibliographie :

1. Augé, M. (1994). *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris: Aubier.
2. Balandier, G. (1977). *Histoire d'autres*. Paris: Stock.
3. Bourdieu, P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris: Le seuil.
4. Crozier, M. (1979). *On ne change pas la société par décret*. Paris: Grasset.
5. Debray, R. (1993). *Vous avez dit progrès ? Un mythe occidental*. *Le courrier de L'UNESCO*, 9-12.
6. Dimitrova, A. (2006). *Le jeu entre le local et le global: dualité et dialectique de la globalisation*. *Socio-anthropologie [en ligne]*.
7. Djaghoul, A. (2004). *L'intellectuel Maghrébin face aux paradoxes de son espace socio-culture, à l'heure de la nouvelle modernité*. *Le quotidien D'oran*.
8. Dubet, F., & Martuccelli, D. (1999). *Théories de la socialisation et définitions de l'école*. *Revue française de sociologie*, 511-535.

9. Geertz, C. (2013). *Enquete* [en ligne]. Consulté le 30 septembre 2016, sur <http://enquete.revue.org/1443;104000/enquete.1443>.
10. Godelier, M. (1984). *L'idéal et le matériel*. Paris: Fayard.
11. Grawitz, M. (1986). *Lexique des sciences sociales*. Paris: Dalloz.
12. Hardy, G. (1939). *La géographie psychologique*.
13. Henni, A. (1993). *Le cheikh et le patron*. Alger: OPU.
14. Hirschhorn, M. (2001). *Penser autrement ? Sur la pensée binaire*. Recherches sociologiques.
15. Juteau, D. (2003). *La différenciation sociale: modèles et processus*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
16. Martuccelli, D. (1998). *Sociologie de la modernité*. Paris: Gallimard.
17. Mezaouar, B. (2007). *Propos sur la question de l'acculturation en Algérie*. "Almawaqif lilbouhouth wa dirassat fil moujtamaa wa tarikh"(1).
18. Proulx, S. (2002). <http://www.sergeproulx.info>. Récupéré sur <http://grm.ca/> Document PDF.
19. Rocher, G. (2010). Consulté le 26 septembre 2010, sur [http://Sociologie, revue.Org/index](http://Sociologie.revue.Org/index)
20. Sardan, J. p. (2006). *L'anthropologie du changement social et du développement comme ambition théorique ?*. Consulté le 19 novembre 2015, sur *Bulletin de l'APAD* [en ligne]: <http://apad.org/>
21. Toualbi, R. (1984). *Les attitudes et les représentations du mariage chez les jeunes filles algériennes*. Alger: Enal.
22. Touraine, A. (1992). *Critique de la modernité*. Paris: Fayard. (1768). Récupéré sur [dz. books](http://dz.books): [Http://.books](http://.books). [dz. books](http://dz.books)
23. Voyé, L. (2008). *Présentation du texte de Georges Balandier "Phénomènes totaux et dynamiques sociales"*. Consulté le 13 septembre 2015, sur *Sociologie* [en ligne]: [htt://Sociologie revue.org/2203](http://Sociologie.revue.org/2203)